



# COMPÉTENCES CROISÉES

Études littéraires

Graphisme

Techniques  
de l'impression



Horizons

Saluons la collaboration fertile  
de nos trois départements du Collège Ahuntsic  
dans la réalisation de cette revue littéraire.

Longue vie à *Horizons* !

## CRÉDITS

### Directeur de publication

Fabien Ménard

### Comité de rédaction

Mathilde Dufour-Brosseau  
Mégane Roy-Blanchette

### Coordination

Manon Bédard

### Consultation

Annick Desormeaux

### Graphisme

Shelby Davidson  
Eugénie Pelletier  
Jonathan Riendeau  
Vincent Tremblay

### Révision linguistique

Fabien Ménard

### Révision typographique

Elsa Myotte

### Impression

Michel Éric Gauthier

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Canada  
Périodicité: 1 numéro par année, vol. 15, n°1 (2017)  
ISSN: 1705-8465 Horizons  
Éditeur: Collège Ahuntsic  
Adresse postale: 9155, rue Saint-Hubert  
Montréal (Québec) H2M 1Y8  
Téléphone: 514 389-5921, poste 2826  
Télécopieur: 514 389-4554  
Courrier électronique: fabien.menard@collegeahuntsic.qc.ca

# ÉDITORIAL

Horizons 2017

Sommaire

4  
7

# GOETHE

Werther, le premier romantique  
Essai de Mégane Roy-Blanchette

Le chapeau melon  
Fiction de Mégane Roy-Blanchette

9  
14

# MUSSET

Musset ou Le mal du siècle  
Essai de Mathilde Dufour-Brosseau

Témoignage  
Fiction de Mathilde Dufour-Brosseau

17  
23

# HORIZONS 2017



## **Horizons a 15 ans! Pour une revue littéraire produite par des étudiants, c'est un fort bel âge.**

L'occasion est excellente pour s'autoriser un bref rappel historique. Le projet d'une revue littéraire, en tant qu'épreuve synthèse de programme, est initié en 2002 par Lise Armstrong, alors responsable du profil Lettres. C'est à elle que l'on doit la mise en place de la fructueuse collaboration qui unit, depuis 15 ans, le talent de nos finissants à celui des étudiants du programme de Graphisme, offrant aux textes un environnement visuel d'une qualité incontestable. Nous ne dirons jamais assez combien *Horizons* leur appartient autant qu'à nos étudiants. J'en profite pour saluer le travail et la fidélité de François Drouin, enseignant au Département de graphisme, qui a fait partie de ce projet depuis ses débuts, assurant ainsi une stabilité à la collaboration qui lie nos deux programmes.

Pendant ses 10 premières années, *Horizons d'ici* – c'est alors son nom – est consacré aux romans québécois en lice pour le Prix littéraire des collégiens. C'est en 2012 qu'il est décidé de fournir une nouvelle impulsion à la revue, qui permettrait de souligner davantage la culture littéraire diversifiée acquise par nos étudiants au fil de leur formation académique. La revue – rebaptisée pour l'occasion *Horizons* – s'ouvre alors à la littérature internationale, qu'il s'agisse d'œuvres contemporaines ou d'œuvres patrimoniales.

Chaque année, les finissants déterminent le sujet littéraire qui sera commun aux différents cahiers qui composeront la revue, puis chacun est invité à choisir une œuvre dont il proposera une analyse rigoureuse. La réalisation de cet essai, non seulement convoque-t-elle les compétences et les connaissances des étudiants, mais exige de leur part un effort important de recherche documentaire et de réflexion. De plus, ils doivent produire un texte de création lié à l'écrivain, à l'œuvre ou au thème étudiés.

Nos quatre finissantes ont décidé que cette édition-ci tournera autour d'un thème majeur de la littérature: la mélancolie. D'une nature indéfinissable, cet état de douleur, cette « maladie de l'âme » qui dévore aussi bien l'esprit que le corps, a été maintes fois décrit et analysé par les écrivains, depuis Homère jusqu'à nos jours. Deux numéros ont été établis. Un premier dossier est consacré au « mal de vivre romantique » tel qu'il est décrit dans *Les Souffrances du jeune Werther* de Goethe et dans *La Confession d'un enfant du siècle* d'Alfred de Musset; un second dossier porte sur le « mal de vivre existentieliste » dont l'œuvre de Franz Kafka et *La Nausée* de Jean-Paul Sartre offrent une représentation.

Je veux remercier les trois enseignants qui, pour cette édition, ont encadré les étudiants de Graphisme chargés de la mise en page et des illustrations des deux cahiers de la revue: Manon Bédard, Nicole Lizotte et Valère Thériault. À l'occasion de ses 15 ans d'existence, *Horizons* arbore une nouvelle signature, création de Nadia Boucher qui a gagné un concours organisé par le Département de graphisme. Nous lui adressons nos félicitations. Enfin, soulignons ce qui constitue un virage majeur pour *Horizons*: l'impression de la revue est non plus confiée à des entreprises extérieures, mais assurée par des étudiants en Graphisme, sous la supervision de Michel Éric Gauthier, enseignant en Techniques de l'impression au Collège. Nous nous réjouissons de cette nouvelle collaboration.

Remercions enfin pour leur soutien à ce projet, Brigitte Gauthier-Perron, directrice adjointe des études aux programmes et à l'enseignement, et Nathalie Vallée, directrice générale du Collège Ahuntsic.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que l'aventure d'*Horizons* se poursuive encore longtemps, et à vous, chères lectrices et chers lecteurs, une excellente lecture.



**Fabien Ménard**

Enseignant et responsable du projet



# SOMMAIRE

« C'est le sentiment habituel  
de notre imperfection. »

Ainsi Denis Diderot définit-il la mélancolie dans l'*Encyclopédie* (1751-1772). Issue du bas latin *melancholia* ou encore du grec *melagkholia*, qui signifie « bile noire, humeur noire », la mélancolie est décrite en littérature bien avant qu'on ne lui confère un statut médical. On présente souvent les mélancoliques comme étant victimes d'un mal-être profond, d'un trouble des humeurs ou simplement d'un manque de volonté de vivre. Au confluent du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles, ces sentiments prennent une forme larmoyante avec le courant littéraire du romantisme, dont le point de départ est le Sturm und Drang. Ce mouvement, établi en Allemagne, prend son envol avec la publication du roman *Les Souffrances du jeune Werther* (1774) de Goethe. Il faut attendre le début du XIX<sup>e</sup> siècle pour qu'on puisse parler d'un romantisme proprement français. Musset, notamment avec son roman *La Confession d'un enfant du siècle* (1836), redéfinit le mal de vivre. L'influence des écrivains et des artistes romantiques permet encore aujourd'hui d'associer la mélancolie à la création littéraire.



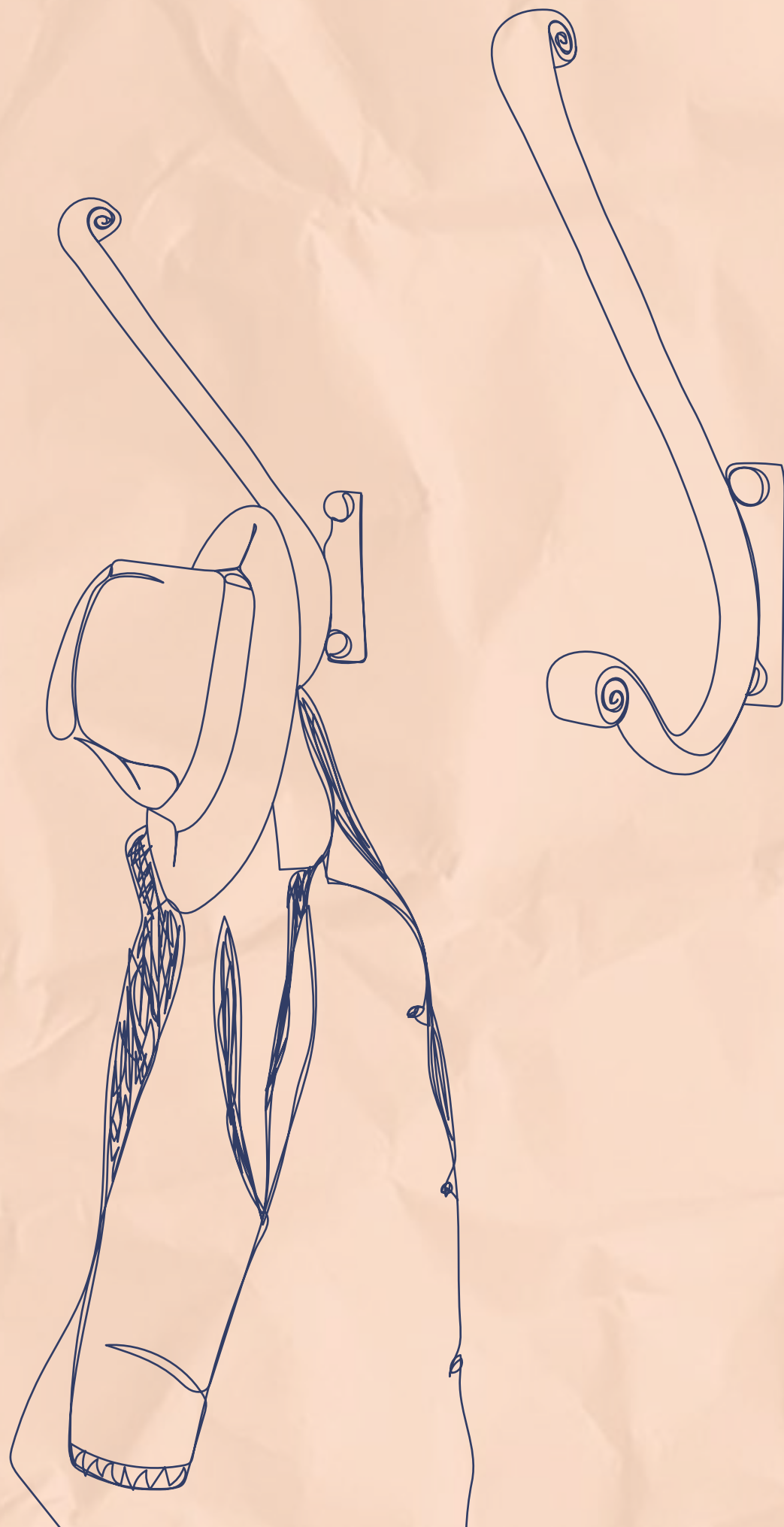
**Mathilde Dufour-Brosseau**  
Finissante en Études littéraires



**Mégane Roy-Blanchette**  
Finissante en Études littéraires







# WERTHER

## le premier romantique

Essai de Mégane Roy-Blanchette

**Chagrin d'amour, dépression et suicide constituent le douloureux parcours de Werther qui s'impose comme l'un des plus illustres représentants d'une nouvelle littérature définie par la mélancolie.**

Les grandes œuvres littéraires portent en elles une notoriété, une splendeur et une richesse qui ne cessent de bouleverser des générations de lecteurs. La durabilité du succès des *Souffrances du jeune Werther*, depuis sa publication en 1774, illustre la fascination qu'a exercé jusqu'à aujourd'hui ce chef-d'œuvre. Le roman de Goethe fixe les balises d'un nouveau mouvement littéraire qui deviendra rapidement européen : le romantisme.

L'Allemagne du XVIII<sup>e</sup> siècle, encore divisée entre protestants et catholiques, et fractionnée en de nombreux États, ne possède pas d'unité culturelle. La littérature allemande est difficilement identifiable. Les multiples langues et dialectes, ainsi que l'hostilité entre les différentes régions du pays, entraînent une difficulté à rassembler toutes les communautés allemandes. Vers 1770, la nouvelle génération s'oppose à une conception rationnelle du monde que privilégie l'esprit philosophique de ce siècle. Les yeux de l'Europe toute entière se tournent vers le roman *Les Souffrances du jeune Werther* dès sa publication en 1774. Goethe crée un personnage qui marquera l'imaginaire collectif : Werther. Caractérisé par sa torture intérieure, il détermine la coupure nette avec la période des Lumières, et toute une génération de lecteurs s'identifiera à lui, jusqu'à emprunter son apparence vestimentaire : frac bleu, habits jaunes et chapeau gris. Le roman de Goethe contribuera au développement d'un mouvement littéraire alors naissant : le Sturm und Drang.

Cette expression s'inspire du titre d'une pièce de théâtre de Klingler, *Tempête et Passions*. Goethe (*Les Souffrances du jeune Werther*), Lenz (*L'Ermitte de la forêt*, 1776) et Wagner (*La Meurtrière d'enfants*, 1776) dominent le Sturm und Drang par leurs œuvres, aussi bien romanesques et poétiques que théâtrales. Herder s'impose comme le principal théoricien du mouvement et lui confère une crédibilité dans le milieu littéraire. Il met l'accent sur l'expression sentimentale et sur le culte de la passion. L'exploitation du lyrisme permet de souligner la liberté individuelle, qui sera un thème majeur de ce mouvement littéraire. Les écrivains et les artistes réagissent aux conventions sociales et morales de l'Allemagne, qui briment leur marginalité grandissante. De surcroît, les auteurs accordent à la nature une place nouvelle dans leurs œuvres, en faisant d'elle un reflet des tourments de l'âme. Le Sturm und Drang constitue la première étape qui mène à l'avènement du romantisme allemand.

*Les Souffrances du jeune Werther* innove, puisqu'il permet à l'Allemagne dans son entièreté d'être associée à ce roman<sup>1</sup>, grâce auquel Goethe est désigné comme l'auteur qui fixe le point de départ du romantisme.

<sup>1</sup> Serge Jorda, 2008, « La Littérature allemande », *Cosmo Vision*.  
En ligne. [www.cosmovisions.com/litteratureAllemande.htm](http://www.cosmovisions.com/litteratureAllemande.htm).  
Consulté le 25 mars 2017.

## À l'aube du romantisme

L'expression allemande *Goethezeit*<sup>2</sup> désigne « l'époque de Goethe », qui s'étend de 1750 à 1830. Johann Wolfgang Von Goethe (1749-1832) s'illustre dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans divers domaines. Plusieurs préoccupations universelles, telles que la philosophie, la politique et la science (botanique, anatomie), portent l'empreinte de son esprit brillant. À l'automne 1774, Goethe publie de façon anonyme un petit roman épistolaire qui bouleverse la littérature allemande. Il n'a alors que vingt-cinq ans. Acte de création littéraire qui se veut plutôt désinvolte, *Les Souffrances du jeune Werther*, à l'étonnement de Goethe, connaît un immense succès de librairie. Il s'agit de l'histoire d'un jeune peintre qui conçoit pour une femme mariée un amour passionné et qui, devant la non-réciprocité de cet amour, finit par s'enlever la vie. Les idées de liberté et d'égalité sociale que Goethe propose dans son roman n'iront pas sans choquer l'élite bourgeoise allemande.

Werther adresse des lettres à son ami Wilhelm, où il relate sa vie et ses tourments intérieurs. Cette relation épistolaire (à sens unique, car aucune réponse de Wilhelm ne figure dans le roman) permet au personnage principal de voir plus clair dans sa peine amoureuse, dans ses préoccupations sociales et dans son mal de vivre grandissant. Ces trois caractéristiques construisent au fil des pages le stéréotype du romantique littéraire. Goethe a le souci – assez nouveau à cette époque – d'illustrer les tourments de Werther en recourant au paysage, à l'environnement naturel, approche littéraire qui deviendra emblématique de tout le romantisme. À la fin du roman, dans un moment de délire, il revoit le lieu alors détruit où Charlotte et lui s'étaient connus :

« En passant sous les tilleuls, Werther se sentit troublé à la vue de ce lieu jadis si chéri. L'amour et la fidélité, les plus beaux sentiments de l'homme, avaient dégénéré en violence et en meurtre. Les grands arbres étaient sans feuillage et couverts de frimas<sup>3</sup>. »

On peut aussi évoquer ce deuxième passage où un paysage, composé d'une « fertile vallée », de « grands arbres touffus », de « petits bosquets riants », de « chers nuages », d'« essaims de moucherons » et de « mousse » sur le rocher, lui indique cette « vie intérieure, ardente et sacrée qui anime la nature ! » (p. 105). La faune et la flore revêtent un rôle majeur dans l'expression de l'homme romantique.

<sup>3</sup> Goethe, *Les Souffrances du jeune Werther*, Paris, Gallimard (coll. « Folio classique »), 2010, p.173. Toutes les citations sont tirées de cette édition.

<sup>2</sup> Paul-Henri Bideau, *Goethe*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Que sais-je ? ») 1984, p. 3.

## Les « morts » de Werther

Au début du roman, Werther fait la rencontre de Charlotte et c'est, pour ainsi dire, l'élément déclencheur du récit, car un réel mal l'habite dès lors : Werther vit une peine de cœur, car la femme qu'il aime est mariée à un autre. Charlotte ne partage pas ses sentiments et c'est ce qui alimente les angoisses romantiques du jeune homme. Le motif premier de son désarroi est donc l'amour. Or, cet amour se révèle aussi bien enivrant que douloureux, marqué par une ambivalence : « Mes yeux sont remplis de larmes. Je ne suis bien nulle part, et je suis bien partout... je ne souhaite rien, ne désire rien. Il vaudrait mieux pour moi que je partisse. » (p. 180) C'est ainsi que l'adolescent expérimente le chagrin d'amour, la non-réciprocité amoureuse et la solitude, autant de souffrances qu'il n'arrive pas à surmonter : « Dieu sait combien de fois je me mets au lit avec le désir et quelquefois avec l'espérance de ne pas me réveiller ; et le matin j'ouvre les yeux, je revois le soleil, et je suis malheureux. » (p. 156) Werther exprime sa lassitude à la perspective d'une journée remplie d'obligations. Son mal-être va en augmentant au fur et à mesure que Charlotte prend ses distances avec lui. L'envie de la fuite est inévitable, il voudra en effet partir et échapper à sa tristesse lorsqu'il prendra conscience que son mal est intérieur. Il ne peut se dérober, comme s'il ne s'identifiait qu'à sa seule douleur : « Quand nous nous manquons à nous-mêmes, tout nous manque. » (p. 108) Et comme sa douleur n'a pour origine que Charlotte, il souhaite que ça soit elle qui y mette fin : « Et toi, Charlotte, tu me présentes cette arme, toi des mains de qui je désirais recevoir la mort. » (p. 211)

Pascal Mathey montre avec pertinence que la mort de Werther est triplement symbolique : artistique, sociale, et amoureuse. Initialement, le personnage de Werther est un peintre. Au tout début du roman, il ressent les bienfaits libérateurs que lui procure son art. Mais alors que l'amour l'envahit, l'inspiration le quitte. Sa passion pour Charlotte le ronge jusqu'à briser son élan créateur : « J'ai tant ! Et le sentiment pour elle dévore tout ; j'ai tant ! Et sans elle tout pour moi se réduit à rien. » (p. 155) Charlotte, en se substituant à l'art, conduit Werther

à se convaincre de la vanité de la création artistique : « J'ai commencé déjà trois fois le portrait de Charlotte, et trois fois je me suis faite honte [...], j'ai donc pris sa silhouette, et il faudra bien que je m'en contente. » (p. 89) L'échec « d'une création désireuse d'infini<sup>4</sup> » contribue à achever sa carrière artistique. La deuxième mort de Werther concerne la place qu'il occupe dans la société. Fuyant Charlotte, il se met au service d'un ambassadeur, ce qui l'amènera à fréquenter la haute société. Son amour-propre est blessé lorsqu'il se voit rejeté par ses membres, aux règles desquels il tentait de se plier. Il n'arrive plus à évoluer dans le milieu de la bourgeoisie, où il ne se reconnaît pas et où ses idées ne trouvent aucun écho. Le voilà isolé et humilié. La société a raison de ce jeune homme qui exalte des pensées romantiques et dont la marginalité lui est fatale. Cette défaite l'enfoncé dans une désespérante interrogation qui le persuade que sa vie ne vaut rien, qui lui fait prendre conscience de « sa petitesse, alors qu'il espérait se perdre dans l'infini. » (p. 168) Cela complète la mort citoyenne de Werther. C'est ainsi qu'il retourne auprès de Charlotte dont la présence lui maintient, pour un temps, la tête hors de l'eau. Le rejet final de la femme qu'il aime signifie la troisième mort symbolique de Werther qui, dès lors, cesse de croire en l'Amour : « Je ne vois à tant de souffrance d'autre terme que le tombeau. » (p. 111)

Ces trois morts symboliques le poussent à vouloir mettre fin à ses jours : « C'est une chose résolue, Charlotte, je veux mourir, et je te l'écris sans aucune exaltation romanesque, de sang-froid, le matin du jour où je te verrai

« La mort de Werther n'a aucun sens rationnel. Elle appuie son fondement sur un désespoir si grand qu'il est impossible à supporter. »

pour la dernière fois. » (p. 185) Rien ne le retient dans un monde où sa passion artistique s'est tarie, où il n'envisage aucun avenir social et où l'amour n'a plus de sens. En définitive, il se convainc que mourir pour sa « Lotte » est un honneur, que mourir d'amour lui permet de justifier raisonnablement son suicide.

<sup>4</sup> Pascal Mathey, « Pour un Werther heureux », *Magazine littéraire*, n° 256, juillet-août 1988, p. 24.



## L'imaginaire littéraire du suicide

L'imaginaire littéraire du suicide au XVIII<sup>e</sup> siècle se limite à des tragédies et à des œuvres isolées, pensons seulement à *Roméo et Juliette* (1597) de Shakespeare. Dans ce cas précis, l'action de se donner la mort est un acte solidaire. En effet, Roméo s'enlève la vie, car il sait qu'il ira rejoindre sa bien-aimée. Juliette fait de même et c'est ce qui donne une raison dite « justifiable » à leur suicide. De plus, leur mort se présente comme une leçon, un acte qui a pour but de dénoncer l'abus de pouvoir de la bourgeoisie et les inégalités sociales qui encadrent les valeurs du XVI<sup>e</sup> siècle. Au final, le lecteur est invité à tirer une morale de la pièce, car les camps ennemis (Montaigu et Capulet) déposent la hache de guerre et parviennent même à regarder vers un futur commun. Le suicide s'exécute donc à deux et est retenu comme une solution à ne pas imiter. Jean-Jacques Rousseau écrit en 1760 *La Nouvelle Éloïse*, roman épistolaire qui connut un immense succès auprès du lectorat féminin. Rousseau prépare le terrain au romantisme en exploitant dans son roman le lyrisme et le culte de la passion. Le personnage principal, Saint-Preux, envisage de poser le geste fatal, car il ne peut supporter de voir la femme qu'il aime en épouser un autre. Cette apologie au suicide n'aboutit finalement pas à l'acte lui-même, puisqu'il abandonne son projet. Il demeure qu'à ce stade-ci, la littérature est loin d'avoir atteint le degré d'intensité qui préside à la mort de Werther.

Goethe clôture l'épanchement sentimental de son personnage par son suicide : il se tue d'une balle dans la tête. « Werther ne meurt pas comme les héros tragiques<sup>5</sup>. » C'est dans le fait que le jeune homme se donne la mort en solitaire que réside la nouvelle approche de l'écrivain allemand : Werther n'aspire pas, par le biais de son suicide, à atteindre une vie meilleure, pas plus qu'il n'espère trouver un quelconque paradis. Sa mort ne possède aucun sens rationnel. Elle appuie son fondement sur un désespoir si grand qu'il n'est pas envisageable de le supporter. Ce qui motive les pensées suicidaires de Werther est purement égoïste. Sa mort a pour unique but la libération d'un homme qui renonce à endurer une vie de malheurs. Lors d'une conversation entre Albert, mari de Charlotte, et Werther, celui-ci affirme :

<sup>5</sup> *Ibid.*

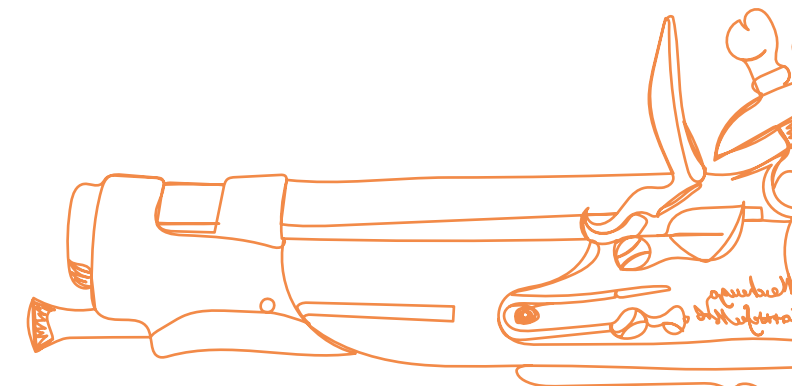
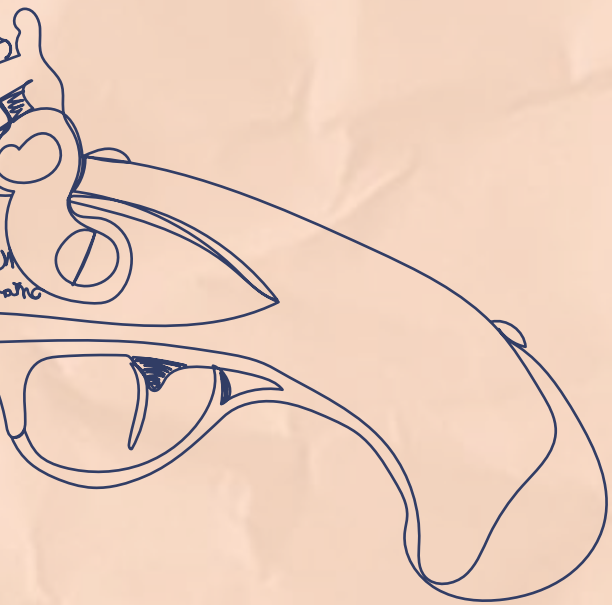
« La nature humaine [...] a ses bornes : elle peut jusqu'à un certain point supporter la joie, la peine, la douleur : ce point passé elle succombe. La question n'est donc pas de savoir si un homme est faible ou s'il est fort, mais s'il peut soutenir le poids de ses souffrances, qu'elles soient morales ou physiques ; et je trouve aussi étonnant que l'on nomme lâche le malheureux qui se prive de la vie que si l'on donnait ce nom au malade qui succombe à une fièvre maligne. » (p. 100)

Albert offre un point de vue différent, disant à propos du jeune homme « qu'il exagère tout ; et, à coup sûr, qu'il a ici au moins le tort d'assimiler le suicide, dont il est question maintenant, aux grandes actions, tandis qu'on ne peut le regarder que comme une faiblesse : car, de bonne foi, il est plus aisé de mourir que de supporter avec constance une vie pleine de tourments. » (p. 99) On est en mesure de constater la conception hardie que formule Werther à propos du suicide qui, présenté comme une échappatoire honorable, n'a jamais eu si belle allure. On comprend dès lors pourquoi des condamnations religieuses et sociales pour amoralité ont suivi la publication du roman. L'autorité en place a voulu voir *Les Souffrances du jeune Werther* comme une apologie du suicide. On sait que des suicides « à la Werther » ont été commis, et qu'on avait retrouvé près des cadavres un exemplaire du roman de Goethe. Ceci n'a pas manqué de scandaliser l'Europe. Au fil du temps, on a eu tendance à en exagérer le nombre, parlant même d'une « vague de suicides werthériens ». En vérité, on ne dénombre que deux ou trois cas de suicide. Aujourd'hui, « l'effet Werther » est une expression que l'on doit au sociologue David Philips ; elle montre que la médiatisation d'un suicide pousse à l'imitation. Elle est aussi associée à un mouvement préventif contre le suicide d'adolescents<sup>6</sup>.

<sup>6</sup> [www.preventionsuicide.info/medias/werther.php](http://www.preventionsuicide.info/medias/werther.php)

## Un mythe littéraire

Il s'en est fallu de peu pour que le roman de Goethe ne sombre dans l'oubli après sa première édition. Il faut savoir que le jeune écrivain avait livré sa vie presque mot pour mot dans son roman. Une femme du nom de Charlotte a réellement existé dans le cœur de Goethe. Aussi, le suicide littéraire de Werther permet-il à son créateur de ne pas passer à l'acte lui-même. On peut considérer que l'écrivain a procédé à une certaine catharsis par le biais de l'écriture des *Souffrances*. Il n'est pas inintéressant de souligner cette confidence qu'il a faite à son ami Eckermann : « Il serait fâcheux qu'au moins une fois dans sa vie chacun n'ait pas une époque où Werther lui semble avoir été écrit spécialement pour lui<sup>7</sup>. » La réécriture à laquelle s'est livré l'écrivain en vue de la deuxième édition, beaucoup plus détachée et mature, a permis au roman son passage à l'Histoire. Autrement, le récit aurait tendu vers une longue confession autobiographique qui aurait certainement diminué la portée universelle de son message. La mélancolie berce le discours du jeune homme torturé et c'est ce qui rend son lecteur empathique. Ce sentiment est à la base de la fortune littéraire que connaît le personnage de Werther.





# LE CHAPEAU MELON

Fiction de Mégane Roy-Blanchette

— Ça fera trois et quatre-vingt-six. Sac ?

Elle rend la monnaie exacte à la vendeuse de la friperie, refuse le sac et dépose le chapeau directement sur sa tête. En sifflotant, elle sort à l'extérieur et bifurque vers le parc désert. Les arbres dégagent une odeur sucrée et le pollen se fixe au feutre gris du chapeau. La jeune femme dépose son sac au pied d'un chêne et s'y assoit. À quelques mètres de là, un banc est occupé par un vieil homme vautré. Il tente d'allumer sa pipe, mais l'allumette se dérobe à ses doigts tremblotants et termine sa chute dans l'herbe haute. Après un long soupir, l'homme s'apprête à se pencher.

— Besoin d'aide ?

Son regard stupéfait se pose sur la jeune femme à l'allure dépareillée : chevelure verte, vêtements sombres et bottes jaunes. Sans attendre, elle ramasse l'allumette.

— Vous permettez ?

Elle s'assied à l'extrémité du banc, manquant tomber lorsqu'elle s'appuie contre le dossier.

— Comment vous appelez-vous ?

Silence.

— Moi c'est Rose. Je sais, ça crée un léger contraste avec mes cheveux, mais rendu là, c'est mon problème. Venez-vous ici souvent ?

Elle connaît pertinemment la réponse à sa question : cet homme passait chaque jour de l'année assis sur ce banc. Du lever au coucher du soleil, son regard vide fixe au loin les ombres furtives de ses souvenirs. Le mutisme tranchant dont il fait preuve a découragé au fil du temps les curieux qui s'intéressent à l'histoire qui se cache sous ses airs sombres. Conformément à l'habitude du vieillard, le silence accompagne le questionnement de Rose. Il se lève et quitte le banc. Sa démarche lente et monotone s'accompagne du bruit de ses chaussures qui mordent la neige. Son long manteau noir balaie le sol trempé de façon régulière, amassant derrière lui une légère couche d'eau boueuse.

— Au revoir !

Il ne daigne même pas regarder derrière lui. Sa silhouette se détache encore un moment sur le paysage blanc.

\*\*\*

Les yeux du vieil homme sont fermés lorsque Rose se présente au parc le lendemain. Son manteau déboutonné laisse voir sa chemise grise, froissée par des années de négligence. Son cou fripé est orné d'un nœud papillon rongé par les mites. Elle s'assied avec prudence, tout en surveillant ses moindres faits et gestes.

— Bonjour.

Un raclement s'échappe de la gorge du vieillard. Ses paupières papillonnent et laissent apparaître des yeux pâles et légèrement exorbités.

— Monsieur ?

Il fume sa pipe avec contentement et ignore sa présence. Elle cueille un brin d'herbe et le tord avec insistance.

— Je sais que vous habitez la maison aux volets blancs. Celle au bout de la rue. Ma mère m'a dit que vous y avez passé votre vie, comme vos parents avant vous. C'est vrai ?

Aucune réponse.

— Ça vous convient cette vie-là ? Passer toute votre existence dans un petit village où les rumeurs se répandent aussi vite que les rats... Ça me fait horreur. Je vais avoir dix-huit ans à la fin de l'été : c'est le feu vert que j'attends depuis longtemps.

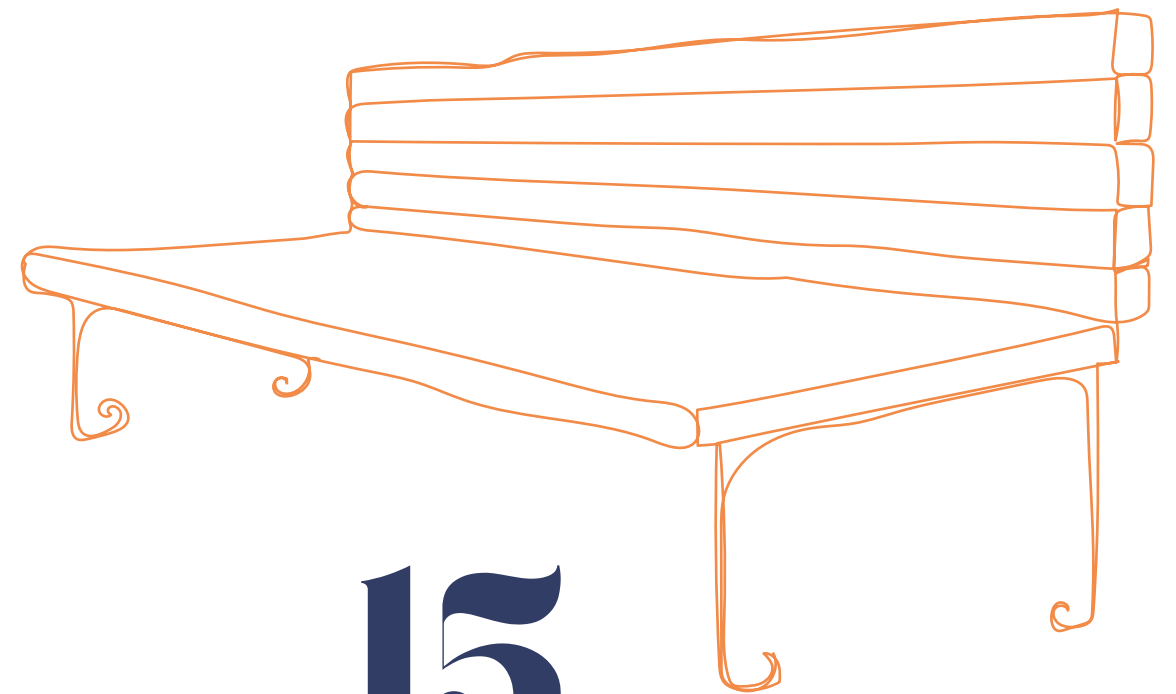
Rose prend un moment afin de se repentir.

— Ça vous emmerde pas que les gens parlent de vous ? Ils ne se gênent pas, croyez-moi. « Le vieux de la rue », « le demeuré », « le fou du village »... et j'en passe ! Si c'était moi, je pense que je resterais dans ma maison à l'année longue. Installez-vous une berceuse devant une fenêtre et regardez les saisons passer. Personnellement, je ne passerais pas mes vieux jours ici, non merci. Au printemps, je pars étudier. Entre nous deux, reprendre l'entreprise familiale, ça serait mon coup de mort.

Elle le regarde en souriant.

— Vous mordez pas finalement. Vous êtes moins fou que je le pensais.

\*\*\*





Les commérages vont bon train dans la communauté; tous la mettent en garde contre le vieil homme. On dit qu'il n'a plus d'âme, que la mort de son fils l'a plongé dans une léthargie constante. Depuis les événements, il y a plus d'une quarantaine d'années, il s'est retiré en lui-même, jusqu'à n'être plus que l'ombre d'un homme. Rose continue pourtant ses visites. À présent, le vieillard s'assied de façon à ce qu'une autre personne puisse s'asseoir à côté de lui. Pourtant, il reste toujours muet, acceptant par le fait même son rôle de confident. Les vapeurs de sa pipe qu'il fume sans répit créent une aura qui les enveloppe. Le temps glacé fait place à une fraîcheur qui pousse Rose à multiplier les occasions de se rendre au parc. Ce jour-là, elle lève son visage vers la cime des chênes et aperçoit une hirondelle perchée plus haut.

— Vous aimez lire?

Elle fouille dans son sac et en sort un livre froissé.

— C'est l'histoire d'un homme qui s'éprend d'une femme. Classique. Mais on saisit vite que son mal est beaucoup plus profond qu'un chagrin d'amour. Ça va le pousser à commettre un acte irréversible...

L'homme s'agite soudainement. Il se tourne vers Rose et regarde le livre qu'elle tient entre ses mains. Il s'arc-boute avec violence contre le dossier du banc. Il la regarde, effrayé. En quelques mouvements brusques, il quitte le banc et la laisse déboussolée. Elle continue d'observer le ciel changeant: le printemps arrive.

\*\*\*

On le retrouve mort quelques jours plus tard. Rose est la seule à se présenter à ses obsèques. L'épithaphe retient son regard et elle le lit en portant la main à son cœur: «Ici git Werther Francfort (1937-2017)».

# MUSSET

## ou Le mal du siècle

Essai de Mathilde Dufour-Brousseau

**Il n'est pas rare pour un écrivain de s'inspirer de ses propres expériences pour créer. Il est toutefois plus remarquable que son mal de vivre, à travers son œuvre littéraire, devienne l'emblème de celui de tout un siècle.**

## Un voile de mélancolie

Le romantisme français est un mouvement intellectuel et artistique qui prolonge le romantisme allemand et anglais durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce courant est caractérisé par la souffrance et l'exaltation de l'âme solitaire. Une sensibilité nouvelle a imprégné l'ensemble des productions artistiques durant cette période.

« Il n'y a de vrai que le malheur; tout le reste est un rêve; blasphémons et mourons! »

Cette sensibilité exacerbée a formé le cadre dans lequel se sont affirmés plusieurs romanciers et poètes. Il est commun de diviser en deux générations les écrivains romantiques français, ce qui permet d'éclairer la diversité du mouvement littéraire. Le premier courant, initié par

Chateaubriand (*René*<sup>2</sup>, 1802), comprend notamment Lamartine (*Méditations poétiques*, 1820), Stendhal (*Le Rouge et le Noir*, 1830) et Vigny (*Poèmes antiques et modernes*, 1822). Cette génération est plongée dans une mélancolie extatique où l'âme du poète, en communion avec la nature, tente de vaincre la raison pour laisser libre cours à ses sentiments. La seconde génération, plus révolutionnaire, aspire à un avenir enivrant pour le romantisme et réforme celui de ses prédécesseurs. Les passions du héros romantique se transforment en révolte, ce qui assure le triomphe du courant. Hugo (*Hernani*, 1830, *Notre-Dame de Paris*, 1831 et *Les Contemplations*, 1856), Dumas (*Les Trois Mousquetaires*, 1844) et Nerval (*Les filles du feu*, 1854) s'y inscrivent. Cette seconde génération comprend également Alfred de Musset, « l'enfant terrible » du romantisme français.

<sup>1</sup> Alfred de Musset, *La Confession d'un enfant du siècle*, Paris, Gallimard, 1973, p. 38. Toutes les citations sont tirées de cette édition.

<sup>2</sup> Ce roman raconte l'histoire de René, ce pâle héros exilé en Amérique et qui analyse les symptômes contradictoires de son mal-être. À la publication du roman, plusieurs artistes européens se reconnaissent dans le malaise existentiel que décrit Chateaubriand.

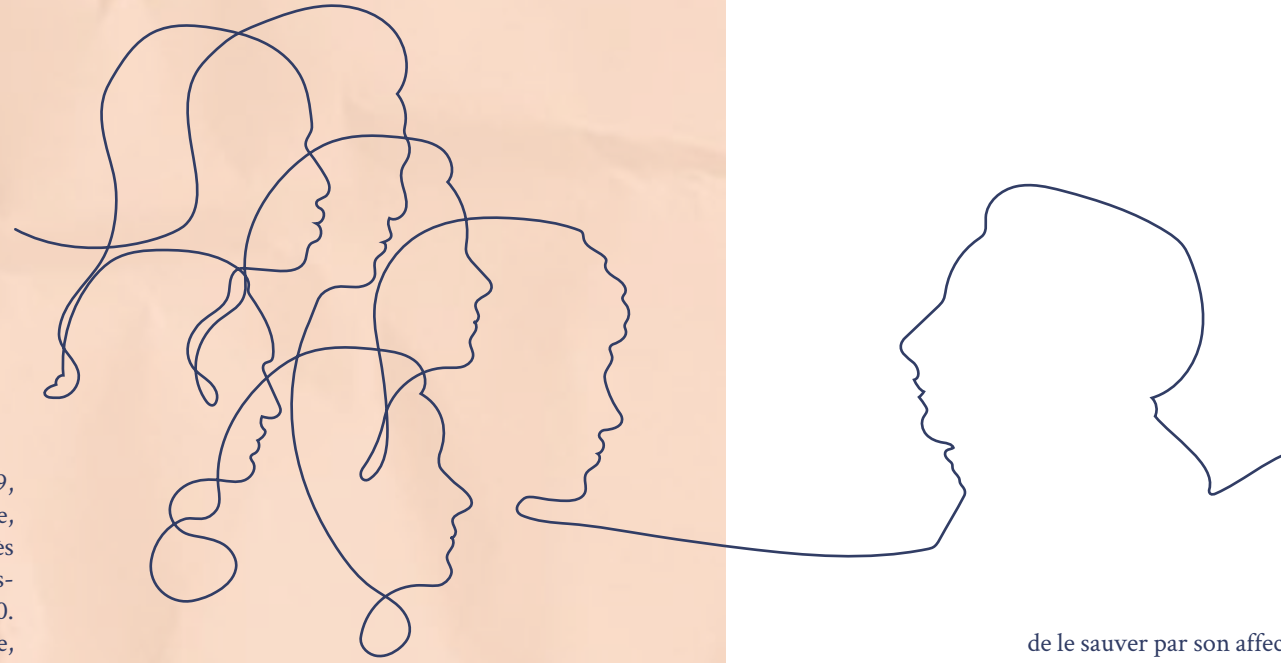


## L'enfant terrible

Écrivain précoce et brillant, Musset publie en 1829, à l'âge de dix-neuf ans, son premier recueil de poésie, *Contes d'Espagne et d'Italie*. L'œuvre remporte un succès immédiat, puis est vite oubliée avec l'échec retentissant de sa pièce *La Nuit vénitienne*, présentée en 1830. Dès lors, Musset décide de ne plus écrire pour la scène, mais pour la lecture seulement. Ainsi est publié en 1832 le *Spectacle dans un fauteuil*, un volume regroupant ses œuvres théâtrales.

Musset privilégie l'émotion au détriment du vers, une caractéristique qui l'affirme en tant que romantique. Toutefois, son dégoût pour l'esthétique formelle classique et son penchant pour l'exagération, mêlés d'une cinglante ironie, l'éloignent des autres écrivains célèbres de l'époque. À ses débuts, Musset s'inspire du style de ses contemporains. Fréquentant dans sa jeunesse le cénacle de Victor Hugo et le salon de Nodier, il se grise de discussions littéraires et romantiques. Toutefois, à cause de son étrange audace et de l'ardeur de sa jeunesse, il se brouille avec le cénacle, sans bien sûr restreindre son désir d'écrire.

En juin 1833, Musset fait la rencontre de George Sand, une écrivaine romantique de six ans son aînée, alors célèbre pour son roman *Indiana* (1832). Plutôt habitué aux relations frivoles et fugaces, l'homme dandy est chaviré par le charme de Sand. Cette femme de lettres incarne pour lui la fraîcheur de la jeune fille, la douceur de la mère et la chaleur de l'amante. Il investit tout son corps et son âme dans cette liaison : « Je suis perdu, vois-tu, je suis noyé, inondé d'amour ; je ne sais plus si je vis, si je mange, si je marche, si je respire, si je parle ; je sais que j'aime<sup>3</sup>. » La relation entre les deux amants romantiques s'enflamme rapidement. Sand est au courant de la vie dissolue que mène Musset, mais elle a la volonté



de le sauver par son affection. Leur amour prend racine dans une complicité littéraire et une amitié véritables. En novembre 1833, le couple décide de fuir Paris pour faire un voyage en Italie.

Toutefois, leur séjour à Venise tourne rapidement au cauchemar : alors que Sand est atteinte de dysenterie, Musset, qui n'a guère l'âme d'un garde-malade, préfère se noyer dans la débauche vénitienne, avant de tomber malade à son tour. Pour soigner le jeune homme, Sand fait appel au docteur Pietro Pagello, qui l'a guérie, pour bientôt s'abandonner dans ses bras réconfortants. D'un naturel jaloux et possessif, Musset remarque rapidement leur liaison et, après de nombreuses crises, finit par rentrer seul à Paris.

Unis par leur lien épistolaire, les deux amants se brouillent et se réconcilient plusieurs fois en l'espace de quelques semaines, jusqu'à leur rupture définitive en mars 1835. Après chaque scène de querelle, le jeune homme implore le pardon de Sand. Chaque repentir enchaîne davantage la jeune femme à celui qu'elle surnomme son « enfant ».

À l'image de l'écrivain romantique, c'est dans ses larmes que Musset trempe sa plume. Sa maîtresse, qu'il adore autant qu'il maudit, rouvre les cicatrices que d'anciennes souffrances ont laissées sur son cœur. Non seulement il est torturé, mais il torture, apparaissant comme un amant insensé et sadique. Le mal-être de Musset tire son origine non pas de la femme, mais des illusions brisées de sa jeunesse. Ce profond sentiment d'affliction porte le nom, donné par Musset, de « mal du siècle ».

## Les racines historiques

Le mal du siècle est une conséquence directe de la Révolution française, dont le monde du XIX<sup>e</sup> siècle subit les séquelles. Rappelons qu'un acquis majeur de la révolution de 1789 est la Déclaration des droits de l'homme, qui, avec son article premier, revendique l'individualité de chacun : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. » Cette notion d'individu renforce alors un certain repliement sur soi-même, que l'on observe surtout chez les poètes et les romanciers romantiques. L'observation des profondeurs de leur sensibilité apparaît ainsi comme un premier présage du mal du siècle.

En 1804, l'instabilité de la Révolution permet à Napoléon d'être proclamé empereur de France. Les exploits militaires durant le Premier Empire nourrissent des aspirations de gloire et d'héroïsme chez la nouvelle génération. Cependant, après la défaite de Waterloo en 1815, la population française connaît une période marquée par la restauration de la monarchie :

« **L'hégémonie littéraire de la France, après avoir passé par un maximum, déclin[e] très rapidement avec son prestige militaire et politique ; les diverses nations se [veulent] plus indépendantes spirituellement et littérairement<sup>4</sup>.** »

Le changement de régime affecte fortement et particulièrement la jeunesse romantique, qui est incapable de s'identifier à cette nouvelle société où les bourgeois règnent en maîtres et où les artistes sont exclus. Les romantiques comprennent alors que l'amour est une illusion, tout comme le sont la gloire, morte avec Napoléon, et la religion, écartée par les Lumières. Dépités devant cette société matérialiste qui leur semble manquer de profondeur morale, ils cherchent une pensée nouvelle.

<sup>4</sup> Paul Van Tieghem, *Le Romantisme dans la littérature européenne*, Paris, Albin Michel, 1969, p. 117

<sup>3</sup> Extrait d'une lettre d'Alfred de Musset adressée à George Sand, 1<sup>er</sup> septembre 1834.



## Le mal-être d'Octave

L'unique et très célèbre roman de Musset, *La Confession d'un enfant du siècle* publié en 1836, joue un rôle majeur dans le développement du romantisme. Le récit commence avec une trahison : Octave de T..., un jeune homme de 19 ans, découvre qu'il est trompé par la femme qu'il aime. Afin d'échapper à l'humiliation qui le contrarie, le malheureux se réfugie dans l'alcool. Toutefois, son ami Desgenais entreprend de le guérir de ses illusions en lui montrant que seule la jouissance est vraie dans ce monde, au détriment de l'amour absolu. La « maladie morale abominable » (p. 7) d'Octave l'emporte d'abord sur les recommandations cyniques de son ami, puis il accepte de se laisser sombrer dans la débauche. Alors que la dépravation creuse un vide en lui, le jeune dandy apprend la mort de son père et s'installe dans la demeure paternelle, maison austère située en campagne. Un jour, Octave rencontre Brigitte Pierson, une veuve pieuse et délicate, un peu plus âgée que lui. Octave développe des sentiments pour elle, sans oser les lui avouer. Incapable malgré tout de contenir son amour, il finit par se déclarer. Elle lui résiste, mais, sous les insistances du jeune homme, constate finalement qu'elle l'aime aussi. Néanmoins, le désabusement d'Octave revient rapidement à la charge, et celui-ci se méfie de la perfection de sa maîtresse. Les vertus de Brigitte génèrent chez lui un agacement et une jalousie insensés qui empoisonnent leur relation. Par moments, Octave inflige des crises de folie à une femme qui endure et pardonne. Le couple, malgré son inclination pour l'autodestruction, décide alors de partir s'installer à Paris.

Là-bas, Brigitte tombe malade et reçoit les visites d'un ami d'enfance nommé Henri Smith. Le jeune homme, intègre et modeste, mais discrètement amoureux d'elle, éveille les soupçons jaloux d'Octave. Le couple se déchirant de plus en plus, Octave tente de mettre sa maîtresse à l'épreuve et simule son départ. Ce soir-là, il retrouve Brigitte dans son sommeil, avec un couteau à la main. À ce moment, il découvre une lettre où la jeune femme avoue son amour à Henri, mais déclare que, par devoir, elle va rester avec Octave. Ce dernier trouve alors la force de renoncer à Brigitte, acceptant par le fait même qu'elle s'unisse à son rival. Son adieu est finalement fait avec tendresse. Octave remercie Dieu « d'avoir permis que, des trois êtres qui avaient souffert par sa faute, il ne restât qu'un malheureux » (p. 330).

« Cette conscience, grave et douloureuse, d'un désaccord inintelligible entre le moi et le monde porte le nom de "mal du siècle". »

À partir de 1815, c'est donc le matérialisme qui est prôné : l'argent et la propriété constituent de nouvelles marques de réussite. S'ajoute à ces valeurs celle du conformisme, où le respect du pouvoir et de l'ordre est primordial. L'individu romantique ne pouvant se conformer à ces règles, il devient insatisfait, voire dégoûté par la corruption et la mesquinerie. Lui étant impossible de s'adapter, il « gémit, maudit l'existence, étale son angoisse et prodigue des appels, d'ailleurs sincères, à la mort<sup>5</sup> ». Ce profond désaccord intérieur évolue en une incapacité pour le romantique à être de son temps, désillusionné par le passé et incertain de l'avenir.

Se pencher sur sa douleur peut toutefois générer des réflexions, et nourrir la révolution. Les écrivains romantiques savent donner une place à leurs états d'âme en réinventant l'art et en rejetant les normes et les genres établis. Au théâtre comme en poésie, en musique, en peinture et en sculpture, les limites sont repoussées. Aussi est-il juste d'affirmer avec Jean-Pierre Guéno que les artistes « engendr[ent] avec le romantisme un séisme d'une violence inouïe, qui [est] à la fois l'expression d'un dégoût, un sursaut du cœur, d'un soubresaut de l'âme et de l'esprit, et qui les sauv[e] souvent de la tentation du vertige et du suicide<sup>6</sup> ».

Cette conscience, grave et douloureuse, d'un désaccord inintelligible entre le moi et le monde porte le nom de « mal du siècle ». Ces profonds sentiments ont été conservés dans la littérature romantique, grâce aux auteurs qui partageaient leurs rêveries, leurs angoisses, leurs joies et leurs déceptions à travers leurs œuvres. En tête de file, nous retrouvons Musset et son roman *La Confession d'un enfant du siècle*.

<sup>5</sup> Henri Peyre, *Qu'est-ce que le romantisme?*, Paris, Presses universitaires de France, 1971, p. 108.

<sup>6</sup> Jean-Pierre Guéno, *Sand et Musset, les enfants du siècle*, Paris, La Martinière, 1999, p. 5.

## Le miroir d'une génération

On peut affirmer sans risque qu'Octave est le double de Musset. En effet, la grande histoire d'amour romantique entre le poète et George Sand inspire grandement la rédaction de son roman. Toutefois, il faut se garder de voir dans *La Confession d'un enfant du siècle* le récit exact de sa liaison avec la célèbre femme de lettres. Subséquemment, ce sont moins les faits que les sentiments qui sont autobiographiques. C'est pourquoi, dès l'incipit du récit, Musset impose un enjeu à son roman : « Pour écrire l'histoire de sa vie, il faut d'abord avoir vécu ; aussi n'est-ce pas la mienne que j'écris. » (p. 3) L'auteur influence ainsi la lecture de la *Confession*, écartant l'aspect biographique au profit d'une interprétation plus large de son roman. L'histoire d'Octave, dans ce cas, n'est pas tant celle de Musset que la description de toute une génération romantique.

Dans le deuxième chapitre, Musset dresse le portrait de cette génération, rongée par le mal du siècle, dont il se présente comme le symbole. Publié dans la *Revue des deux mondes* en 1835, soit un an avant la publication du roman, ce chapitre expose une thèse qui a contribué à faire connaître son talent. Avec précision et passion, l'auteur met sa littérature au service de cette maladie morale généralisée pour en analyser les causes historiques, politiques et sociales. Ainsi Musset se situe parmi les « fils de l'Empire et petits-fils de la Révolution » (p. 18), qui cherchent à quoi s'accrocher. L'écrivain romantique identifie la destinée qui se présente alors à eux : « [C'est] le siècle présent, en un mot, qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre et qui ressemble à tous deux à la fois, et où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris. » (p. 18)

Les interrogations et les angoisses de la génération romantique la poussent à réfléchir sur la condition humaine. Son désarroi repose sur une prise de conscience de l'imperfection de l'individu et de celle du monde, ce qui crée une discordance entre les deux. Les écrivains et les artistes romantiques se sentent impuissants face à ce désaccord inintelligible entre eux et le monde : « Un sentiment de malaise inexprimable commença donc à fermenter dans tous les cœurs jeunes. [...] il n'en était pas un qui, en rentrant chez lui, ne sentit amèrement le vide de son existence et la pauvreté de ses mains. » (p. 24-25)

Il devient essentiel d'échapper à la banalité de la vie, de fuir la réalité. En proie à une crise existentielle, ces êtres tourmentés cherchent un sens, ou plutôt une consolation, dans la nature ou la passion amoureuse, dans la débauche ou le désespoir. Ils se plongent dans la mélancolie, ne ressentant d'apaisement que dans une vie pleine de souffrances intérieures : « Ainsi les jeunes gens trouvaient un emploi de la force inactive dans l'affectation du désespoir. [...] Et puis, il est doux de se croire malheureux, lorsqu'on n'est que vide et ennuyé. » (p. 38)

Ce mal de vivre est donc désiré, c'est une consolation pour les romantiques, ces enfants désemparés par la chute de l'empereur glorieux, et déçus plus encore par la médiocrité de la Restauration. Musset agit en témoin avec *La Confession d'un enfant du siècle* afin de préserver le souvenir du déchirement de cette génération : « Toute la maladie du siècle présent vient de deux causes : le peuple qui a passé par 93 et par 1814 porte au cœur deux blessures. Tout ce qui était n'est plus ; tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux. » (p. 43)

Par ce roman, nous conservons encore aujourd'hui une confession du mal d'Octave, du mal de Musset, du mal du siècle. 🍊

## Petite bibliographie commentée

**CANAVAGGIO, Pierre.** *George Sand & Alfred de Musset, les amants impossibles*, Paris, Alphée, 2009.

Cet ouvrage retrace la relation tumultueuse des deux écrivains à travers des extraits de romans, de poèmes et de lettres échangées.

**CHARTON, Ariane.** *Alfred de Musset*, Paris, Gallimard, 2013.

Cette biographie de Musset s'appuie sur plusieurs de ses œuvres pour présenter l'homme comme un observateur juste et désabusé de son époque, plutôt que comme un écrivain sentimental et débauché.

**FOREST, Michel.** *Le Romantisme*, Montréal, Chenelière, 2016.

Cet ouvrage présente de manière concise le contexte sociohistorique du romantisme, ainsi que des œuvres marquantes de la littérature romantique, dont *La Confession d'un enfant du siècle*.

# TÉMOIGNAGE

Fiction de Mathilde Dufour-Brosseau

## 22 février 1836

Il n'est pas dans mes habitudes de tenir un journal intime. Ceci dit, je suis mû par un besoin de mettre sur papier toutes ces émotions qui m'ébranlent. Dans quel état je suis ! C'est elle, la source de tous mes émois. Devrais-je le dire... Allons, il faut mettre des mots sur les choses.

Aurore m'a conquis.

Tout chez elle m'attire inexorablement : ses cheveux noirs de jais et lourds de mélancolie, l'expression à la fois fougueuse et forte de ses yeux tout aussi sombres, l'étreinte violente de ses bras lorsqu'elle me prie de soigner son amant malade...

Voilà la honte de ma passion : le cœur de la femme dont je suis épris dépend d'un autre. Alité, cet adversaire souffre de crises de folie, aggravées par son alcoolisme et sa vie de débauche. Je regarde Aurore qui, enchaînée à son chevet, ne prend pas plus d'une heure de repos sur vingt-quatre, et je me dis que le *lazzarone*<sup>1</sup> ne mérite pas une compagne aussi dévouée et bienveillante qu'elle. L'estime que j'ai pour cette femme ne cesse de grandir et de chambouler mon intérieur.

Bien que tout nous sépare – nous n'avons ni le même parcours, ni le même mode de vie – nos cœurs sont semblables. Tous les deux affairés au chevet du malade, nous avons pu faire connaissance, un peu plus chaque jour. Ainsi, j'ai appris qu'elle et l'autre – je refuse de l'appeler autrement – sont des écrivains français célèbres dans leur pays. Ils sont en vacances à Venise et logent à cet hôtel depuis déjà un mois. Puisque je suis surtout intéressé par elle, et non par lui, je l'ai questionnée sur ses goûts, pour finalement découvrir que nous avons plusieurs intérêts communs. Nous avons parlé de littérature, des poètes et des artistes que nous aimons, de Venise, de son histoire, de ses monuments, de ses coutumes. Aurore a semblé si enthousiaste à connaître la culture de ma ville natale... La manière dont ses yeux noirs pétillent en me souriant, surtout lorsque j'emploie une expression italienne, lui donne un charme auquel je ne peux résister.

<sup>1</sup> Terme italien péjoratif désignant une personne pauvre et sans travail, oisive et bohème.



## 28 février

Un lien nous unit, j'en suis certain. Je viens tous les jours, pour ainsi dire, à l'hôtel pour prendre soin du malade. Enfin, c'est surtout Aurore que je viens voir, et nous avons tout à l'heure partagé un moment des plus tendres.

L'autre dormait et la jeune femme était à sa position habituelle, sur une chaise inconfortable au pied du lit. Je me suis avancé vers elle, une tasse de thé chaud dans la main. Je la lui ai tendue en m'asseyant à ses côtés, constatant à quel point elle semblait affligée. En effet, ses yeux cernés par les trop longues nuits au chevet du malade et son visage pâle marqué par l'inquiétude lui donnaient un air plus maladif encore que l'homme étendu dans le lit. Aurore prit modestement la tasse au creux de ses mains, buvant le thé à petites gorgées. Reconnaisante, elle me tendit la tasse afin que je puisse boire à mon tour. Sur le coup, l'intimité de ce geste, exécuté si proche de l'autre homme, m'a inquiété. Toutefois, il m'apparaissait d'une simplicité et d'une candeur telles que je n'ai pu m'empêcher de boire à mon tour. Sans mot, nous avons échangé la tasse ainsi jusqu'à ce qu'elle soit vide. Le simple fait de penser que la sincérité de cet instant n'était adressée qu'à moi me donne un sentiment de satisfaction proche de la jubilation.



## 29 février

Aujourd'hui, Aurore m'a remis une lettre. Cela s'est passé ce matin, alors que, l'attentive compagne étant absente pour une raison que j'ignore, j'examinais l'état du malade. Sa santé s'améliore remarquablement, même si ses plaintes excessives veulent simuler le contraire. J'ai aperçu la bouteille d'alcool vide sur la table de chevet. Décidément, même alité, cet homme ne peut se défaire de sa dépendance. Soudain, elle a fait irruption dans la chambre. Je suis allé de manière prompte vers elle, l'accueillant chaudement. D'un geste brutal, comme si elle condamnait ma courtoisie, Aurore m'a remis un feuillet. Pendant un instant, elle m'a fixé dans les yeux, sans hargne et sans malice, avant de faire volte-face et de sortir de la pièce.

Au moment où j'écris ces lignes, j'ai dû lire la lettre des dizaines de fois. Je savais qu'Aurore était une écrivaine passionnée, mais maintenant ce qu'elle a écrit m'affecte particulièrement. Dans cette lettre, sa plume déborde d'un lyrisme fiévreux qui m'exprime son désir d'un nouvel amour. Ses accents passionnés et ses interrogations tourmentées remplissent des pages et des pages... *Amore mio!* Je suis subjugué; je sais maintenant que mon ardeur pour elle est réciproque.

## 6 mars

Amants, nous sommes amants! Je peux enfin l'affirmer. Hier, nous nous étions donné rendez-vous le soir même à la place Saint-Marc. Toute la journée, je n'avais pu m'empêcher d'être fébrile et d'appréhender cette rencontre. Ce n'est qu'une fois enfin l'un en face de l'autre, lorsque j'ai vu son visage fin qui me souriait aimablement, qu'un sentiment d'intimité m'a apaisé. Après une chaude étreinte, nous avons décidé de faire une promenade en gondole pour nous laisser transporter sur l'eau calme. Aurore laissait son regard se porter à l'horizon, vers le soleil qui se couchait à l'autre bout du canal.

— À quoi pensez-vous, très chère?

Elle s'est retournée vers moi, et m'a contemplé un instant, son habituel air calme paraissant anxieux. Elle a soupiré et, comme un aveu, m'a répondu :

— Je ne sais que faire... Je ne sais pas même que penser, que croire... qui aimer.

Je me suis penché vers elle pour tenir ses mains. J'ai appuyé ma déclaration d'un hochement de tête.

— Je serai pour vous ce que vous désirez. Mes sentiments sont d'une force qui peut me faire patienter longtemps, jusqu'à ma mort s'il le faut. *Amore mio!* Mon affection pour vous ne demande qu'à se dévoiler. Il le pourrait à l'instant même, si vous le vouliez.

Elle m'a souri tendrement en pressant mes mains dans les siennes. Son regard caressant reflétait toute la sensibilité et la sublimité de son cœur.

— Je le veux.

À ces mots, nos lèvres se sont jointes en un doux baiser.

Au moment d'écrire ces lignes, mes mains tremblent et mon cœur palpite. Mon réflexe est de mesurer mon rythme cardiaque en appuyant mon doigt contre l'intérieur de mon poignet, mais je sais très bien qu'il est impossible de me diagnostiquer une fièvre affective ou une passion pathologique. Je sais que la cause, c'est elle.

Posée et assise au chevet de l'autre, elle semblait, plus tôt aujourd'hui, avoir déjà oublié les quelques sages baisers que nous nous étions donnés de façon hâtive à sa porte, la veille, avant de nous quitter pour la nuit. C'est mieux ainsi. Je me contente de ce qu'elle veut bien m'accorder, selon sa situation. D'un autre côté, je ne peux m'empêcher de désirer la posséder entièrement, sans adversité...



## 11 mars

Il est parti, retourné en France. Il a tout quitté : Aurore, l'hôtel, Venise. C'est parce qu'il a découvert la liaison entre Aurore et moi. Malgré les efforts pour dissimuler nos regards ardents, pour calmer l'exaltation de nos discussions interminables à son chevet ou pour étouffer nos désirs d'étreinte, malgré tout cela, notre passion n'a pas échappé à l'œil vif de la jalousie.

Je revois la scène : alors que je montais les marches de l'hôtel pour ma visite quotidienne, des cris me sont parvenus. Ils provenaient de la chambre et j'ai immédiatement reconnu la voix tremblotante et implorante d'Aurore. La seconde voix était celle de l'autre, plus autoritaire, tyrannique.

— Je t'en prie ! Ce n'est pas ce que tu crois, nous sommes compatissants, c'est tout...

— Ah oui ? Je tombe malade, je souffre, cloué au lit, et tu en profites pour t'enticher du premier venu !

— Mais non, pas du tout ! Il ne s'est rien passé, tu sais bien que je n'aime que toi !

— Non, Aurore. Je ne peux le supporter, tu m'as achevé. C'est fini.

L'homme est sorti dans le couloir où je m'étais immobilisé, et, surpris de me voir, s'est contenté de me bousculer et de me jeter un regard plein de mépris, avant de descendre rapidement l'escalier vers la sortie. Je n'ai pas répliqué, me dépêchant plutôt d'aller conforter Aurore. La pauvre femme, agenouillée au sol, pleurait, le visage dans les mains.

Ce n'est pourtant pas un sentiment de culpabilité, mais de soulagement, qui m'a saisi. Le départ de l'autre répand un véritable souffle libérateur sur ma relation avec Aurore. Elle ne l'a pas suivi en France. Le champ est libre, elle m'appartient. Le seul inconvénient est qu'elle semble bien triste, déroutée. Il est évident qu'elle tenait à cet autre homme comme une mère tient à son enfant. Alors, j'ai décidé de lui changer les idées ; je n'ai qu'à lui consacrer beaucoup de temps et à lui démontrer tout l'amour que j'éprouve pour elle.

Le soir, nous sommes allés nous promener sur le bord du Canal Grande. Son regard semblait toujours se perdre dans le remous de l'eau, et parfois j'avais l'impression qu'elle y était absorbée au complet. Lorsque je lui parle d'amour, elle détourne le regard avec un pâle sourire. Je ne sais que faire ; même les expressions italiennes ne ravivent pas la flamme voluptueuse qui, quelques jours plus tôt, animaient ses yeux.

## 22 mars

Tous les deux, nous savons que cet homme n'est pas bon pour elle. Il n'est qu'un don juan alcoolique, égoïste et lâche. C'est sa vie d'insouciant qui le clouait au lit comme un gamin malade. Il a manipulé Aurore, a abusé de ses vertus, pour ensuite l'abandonner. Mais quel *rompicoglioni*<sup>1</sup> ! Il a du culot. Même parti, il envahit les pensées d'Aurore, pour l'empêcher de bénéficier de mon amour. Noble, sincère, elle se laisse contrôler par ce bougre, s'accrochant d'autant plus à lui qu'il l'a repoussée. Elle est une femme forte et vive d'esprit, et pourtant si vulnérable et soumise devant le dédain de cet ancien amant. C'est comme si elle était plus attachée à la souffrance indigne que l'autre lui inflige qu'à l'amour véritable que je lui voue... Et c'est là ma plus grande crainte.

<sup>1</sup> Terme italien vulgaire signifiant « casse-couilles ».

## 27 mars

*Cos'è questo cazzo di bordello*<sup>3</sup> ? ! Je viens de trouver une lettre d'Aurore débordant de mots doux et de questions suaves, reflétant une tendresse qui se rapproche du désir. *Cazzo*<sup>4</sup> ! La lettre s'adressait à l'autre, à ce *sbarbatello*<sup>5</sup> ! Je m'en doutais, Aurore est incapable de le laisser réellement partir. Ils entretiennent peut-être même encore une liaison. Vraiment ? Je suis certain que lui, de son côté, passe le plus clair de son temps à trainer dans les bars et les bordels. Pourtant, il a repris l'avantage sur moi...

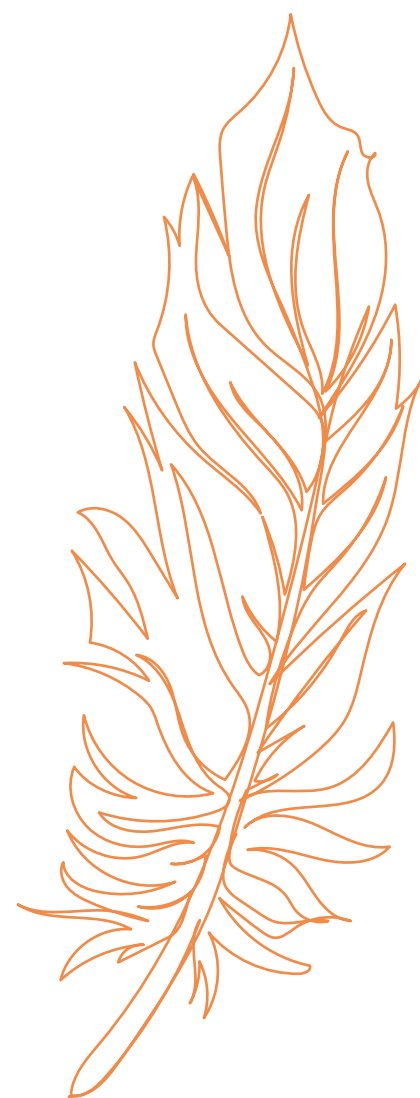
Je n'ose pas parler à Aurore de la lettre que j'ai découverte. Elle semble un peu plus gaie ces temps-ci et je ne veux pas brimer son bonheur. Il est vrai cependant qu'elle fait constamment référence à l'autre : « Il n'aimait pas ce type d'architecture gothique, le fleuri semble lourd et pas du tout raffiné, qu'il disait. » « Oh, nous étions allés à ce café, un endroit charmant pour écrire. Je me demande s'il écrit encore. » « Que peut-il bien faire ? Où est-il ? » C'est pratiquement comme s'il était là, entre nous deux. Ou plutôt, comme si c'était moi qui me tenais entre eux. Mon nouveau rôle de témoin me rend heureux et triste à la fois : heureux de revoir le sourire si charmeur d'Aurore, mais triste de ne pas en être la cause.

Je n'ose même plus affirmer que nous sommes amants. Est-ce déjà la fin pour nous ? Je ne peux répondre. Jamais une femme, plus qu'Aurore, ne m'a autant bouleversé. Que dois-je penser ?

<sup>3</sup> En italien : *C'est quoi ce putain de bordel ? !*

<sup>4</sup> Expression vulgaire italienne traduisant une vive réaction de colère.

<sup>5</sup> Insulte familière italienne désignant quelqu'un d'extrêmement jeune, blanc-bec.







## 4 avril

Je ne comprends pas mon état. Pourtant, mes symptômes sont communs : maux de tête, perte d'appétit, insomnie, difficultés de concentration... Tout de même, cette fois-ci, la guérison me semble difficile. Je ne sais pas à quoi m'accrocher. Aurore n'est plus là. Enfin, son corps est encore là, physiquement, mais son esprit est ailleurs. Il est avec celui à qui elle réserve son cœur. C'est encore pire. La perte est grande, tellement grande... La souffrance l'est tout autant. Je me sens en sevrage d'opiacés, refusant totalement cette réalité : Aurore ne m'aime plus. M'a-t-elle jamais réellement aimé ?

Je suis devenu étranger à sa vie bohème. Elle préfère s'éprendre de l'autre, malgré tous les sentiments fidèles que j'éprouve pour elle. Je me sens telle une statue sur laquelle Aurore s'appuie afin d'endurer les supplices qu'il lui fait vivre. Peut-être que je ne pourrai jamais être autre chose que cela pour elle. Toutefois, je ne peux me résigner à l'abandonner... Enfin, si mon amour est honnête, je n'ai qu'à rester droit et dissoudre cet amour qui me fragilise à l'intérieur. Si je veux rester avec elle, je dois me satisfaire d'être son ami, sans contrainte. Je dois me contenter de l'apprécier.

Alors, les souvenirs m'assaillent : je vois ses grands yeux noirs qui pétillent, je prends ses mains si délicates, je goûte à ce baiser que nous nous sommes donné sur le canal...

Non, c'est évident : je ne peux m'empêcher de l'aimer.

Addio, Aurore. 🏹



Le Collège Ahuntsic est fier de s'associer à la réalisation de la revue littéraire *Horizons*.  
Félicitations aux finissants des programmes Études littéraires et Graphisme !

# Collège Ahuntsic

le **grand** cégep de Montréal

## PORTES OUVERTES

**Jeudi 16 novembre 2017**  
14 h à 20 h

**Jeudi 1<sup>er</sup> février 2018**  
16 h à 20 h

